

Préparation Saint-Clar-de Lomagne

Saint Clar en Lomagne, à l'image des bourgades des alentours, domine le paysage depuis son site qui s'élève à 162 mètres à l'extrémité d'un plateau surplombant la vallée de l'Arratz.

Les sols ont été formés d'un ensemble argilo-calcaire et de « boubèmes », ces anciens dépôts d'érosion formant les

sols des hautes terrasses de la Garonne, tandis que le calcaire affleure par endroits. Imbibés d'eau ces terrains deviennent collants lors de périodes de pluie, secs et durs pendant l'été, les rendant difficiles à travailler. La commune est composée de terres arables pour 74%, de terres hétérogènes pour 18,7, de terres urbanisées pour 4,5% et 2,7 de forêts, et se trouve irriguée par les rivières Arratz et Audoue. Le territoire communal est vulnérable aux aléas météorologiques telles tempêtes, orages, neige et grand froid, canicule et sécheresse, inondations et séismes. En effet certaines parties sont susceptibles de recevoir des inondations par débordement des cours d'eau, phénomène caractéristique de ce bassin pyrénéen-océanique très sensible aux grandes pluies.

D'ailleurs la commune a été placée en état de catastrophe naturelle au titre des dommages causés par les inondations et la boue survenues en 1988, 1999, 2009 et 2018.

Dans ce terroir champêtre et discret qui séduit par la douceur de ses courbes et la luminosité du ciel, la balade propose un parcours bucolique.



Un lieu de passage commercial

Proche de deux voies antiques, la commune de Gascogne reçut l'implantation de deux villas gallo-romaines. En effet « l'Itinéraire d'Antonin » mentionne une voie unissant Agen à « Lugdunum Convenarum », le futur St Bertrand de Comminges. Cette voie passait à Lectoure, et entre cette cité et Auch la route romaine courait sur les coteaux de la rive gauche du Gers. Elle est connue sous le nom de "l'estrade". Une chartre de fondation de l'abbaye cistercienne de Bouillas la désigne au XII^{ème} siècle comme « d'antiqua via » (in antiquam viam quae posita est in culmine montis.) En second lieu, l'ancienne liaison romaine Toulouse-Lectoure était nommée la « Caussade de Naurouze ». C'est sur cette voie que s'établira la bastide de Saint-Clar de Lomagne, doublant un Castelnau et un prieuré établi plus anciennement.

Les liaisons entre les pays gersois, pyrénéens et garonnais, s'effectuaient par ces routes de crêtes et de vallées. Plusieurs de ces routes de vallées sont des « voies mercadères » désignées dès le XII^{ème} et attestant d'un commerce très actif à cette époque. Les routes de crêtes utilisées pendant tout le moyen-âge furent appelées des « serrades » et des « ténarèzes ou pouches » en Armagnac.

En Gascogne le commerce du sel fut important vers la fin du moyen-âge, souligné par de nombreux actes notariés Vicois. Plusieurs marchands d'Eauze et Bretagne d'Armagnac s'étaient spécialisés dans la distribution de ce produit.

Les minutes notariales de Vic-Fezensac au XV^{ème} font état d'échanges fréquents avec l'Auvergne. Si les « payrolliers » auvergnats sillonnaient le Gascogne, ce sont les marchands d'Aurillac qui apportaient au début de l'été sur le marché de Vic et d'autres lieux, les faux importées d'Allemagne.

Ce sont aussi des marchands auvergnats établis sur place qui ravitaillaient leurs collègues du Puy-en-Velay en cuirs de toute sorte, peaux de bovins, de moutons, d'agneaux et de chevreux en grande quantité. Ainsi en 1494, 3600 peaux préparées partirent pour le Puy et en 1498 plus de 7500 peaux seront chargées sur 21 chevaux.

Grace aux notaires du XV^{ème} il est possible de dresser une carte des échanges commerciaux pour le Gascogne centrale vers la fin du moyen-âge. Les foires et marchés recevaient les produits locaux, du sol et de l'artisanat, mais aussi ceux venant de toute la Gascogne et des Pyrénées : drap de Fezensaguet, de Bigorre, de Béarn, laine, sabots et sapins des Pyrénées, fer de l'Ariège.

Arrivaient aussi les draps du Poitou, des Charentes, d'Angleterre via bordeaux, de Languedoc, de Sorèze, de Fanjeaux via Toulouse. La capitale du Languedoc fut un centre de redistribution à laquelle s'approvisionnaient tous les pays gersois en : épices, bibelots, soieries, mercerie, objets de cultes, orfèvrerie. En sens inverse Toulouse recevait les produits du sol : grains, animaux de boucherie, sauvagines (peaux de petits animaux servant aux fourrures), cuirs, draps de Mirande et de Marciac... tandis que l'Armagnac et Fezensac, exportaient du vin vers la Bigorre et le Béarn et des porcelets vers la Navarre.

Tous ces échanges nécessitaient des routes terrestres car la Gascogne est dépourvue de voies navigables. Les paysans se rendaient à la ville voisine en utilisant les chemins de « voisinage » mais le large rayon d'action demandait des routes de grande portée, adaptées aux charrois et roulages. Ceci contredit l'adage selon lequel le moyen-âge n'a pas construit de voies.

La cité de Saint-Clar.

La cité doit son nom à l'évangéliste de la région par Clair d'Aquitaine ou d'Albi, décapité à Lectoure, qui prenant la voie romaine fit halte à St Clar, lui donnant son nom après le passage. Cette vicomté de la province de Gascogne fut surnommée « la Toscane française ».

Depuis le X^{ème} siècle elle a connu différentes périodes d'urbanisation qui se remarquent aujourd'hui en découvrant les quartiers de Saint-Clar.

En effet, la particularité de la cité est d'avoir posséder à la fois un Castelnau et une bastide reliés par une place triangulaire appelée « plaçotte » entourée de maisons à auvents. La présence de deux places à arcades la différencie des autres bastides de la région

Le noyau le plus ancien appelé « Castel Bielh », est constitué par le quartier du château-vieux.

Il s'agit de la partie la plus ancienne où les habitants se regroupèrent autour du château comtal, de l'église et de la résidence de l'évêque. Ce quartier conserve toujours la vieille église, l'ancien palais de l'évêque aujourd'hui médiathèque, les rues « des ânes brûlés et du prieuré ».

Les rues sont étroites et les maisons basses et à colombage. L'ancienne église romane serait datée du XII^{ème}, avec des bases remontant au siècle précédent, et sera remanié au XIV^{ème}. Elle possède neuf « enfeus », cavités formant des niches funéraires à fond plat où les morts étaient enfouis, et qui se trouvent sur le mur « gouttereau », porteur de chéneau ou de gouttière.

La bastide neuve est un quartier ouvert par la bastide fondée en 1289 par suite d'un paréage entre l'évêque de Lectoure Géraud II de Montlezun, seigneur de Saint-Clar et le duc d'Aquitaine roi d'Angleterre. Géraud était le troisième fils d'Oger, comte de Pardiac. *Ce comté de Pardiac était une partie de celui d'Astarac qui passa dans la famille de Montlezun avant celle d'Armagnac.*

Son frère aîné Arnaud Guillaume héritera du comté à la mort du père, et son autre frère Bernard sera soldat. Nommé évêque de Lectoure en 1265 il assistera en 1268 au pacte de mariage de Henry de Cornouailles, prince d'Angleterre et fils de Richard, avec constance de Moncade, fille du vicomte de Béarn. Le mariage aura lieu l'année suivante à Windsor.

En 1273 le roi d'Angleterre Edouard, duc de Guyenne, se trouvera en la cathédrale de Lectoure pour faire connaître la teneur du paréage qu'il venait de signer avec l'évêque.

Ce dernier lui cédant la moitié de ses droits sur le domaine de la ville, la seigneurie et la justice ainsi qu'une part des revenus du moulin de Repassac.

Vers 1280 Géraud fera édifier le château de Sainte-Mère qui deviendra résidence des évêques et peut-être celui de St-Clar qui sera aussi une résidence des évêques, ce dernier a totalement disparu. En 1290 il enverra ses représentants au concile de Nogaro et mourra en 1294, évêque de Lectoure pendant presque trente ans.

Cette bastide est restée intacte et l'on y retrouve tous les éléments caractéristiques de ces nouvelles agglomérations avec un plan d'urbanisme en damier, une place centrale entourée de couverts sur ses quatre côtés, un quadrillage de trois rues orientées nord-sud et de trois est-ouest.

Dans un îlot non attribué, place principale du village, une superbe halle aux piliers de bois supportant 20 poutres soutenant un ensemble architectural d'exception. La halle est classée monument historique avec ses piliers de bois du XIII^{ème}, cependant en dehors du marché elle servait surtout aux réunions et délibérations communales.

Elle fut élevée entourée de galeries couvertes, ces « garlandes » avec leurs belles cornières (arcades) soutenant des maisons de pierres de taille dorées du XVIII^{ème}. A l'arrière l'hôtel de ville élevé en 1818 possède un campanile.

La bastide vieille correspond à une tentative de bastide située au nord-ouest de la cité vers 1273 avec un quadrillage de rues. Mais à la suite de la baisse de population due à la peste noire de 1347 son expansion n'ira pas au terme de son développement. Les constructions visibles aujourd'hui sont datées du XIX^{ème} et elle offre une grande vue sur la vallée de l'Arratz à son extrémité.

Au 14^{ème} siècle le village se regroupa au nord-ouest en s'accolant au quartier du Castel-Bielh et sera fortifiée par un rempart percé de neuf portes. Quelques pans de murs sont encore visibles.

Le XIX^{ème} verra la construction de l'église actuelle et une modernisation des vieilles maisons avec la disparition des pans de bois et l'utilisation de pierres de tailles pour les façades.

Enfin le faubourg du Barry s'est développé le long de la voie conduisant à Fleurance.

L'ail blanc :

Saint-Clar est la capitale de l'ail blanc de Lomagne. Il s'agit d'une plante potagère dont les bulbes sont utilisés en cuisine depuis des millénaires.

Les premières traces de consommation de l'ail remontent à près de 5000 ans en Asie centrale. Il s'implantera dans le reste Asiatique et en Europe grâce aux tribus nomades et aux colporteurs. Vanté pour ses qualités médicinales et ses applications thérapeutiques il fera partie de la ration quotidienne des hommes participants à la construction des pyramides d'Egypte et sera aussi utilisé par les soldats et athlètes grecs et romains pour améliorer leurs performances sportives.

Les statistiques agricoles font apparaître une progression constante de la culture de l'ail en Lomagne tout au long du XIX^{ème}. La production de cet ail est présente sur cette zone depuis 1265. A cheval sur les départements du Gers et du Tarn et Garonne ce terroir est favorable à la culture de l'ail blanc, délimité au nord et à l'est par les anciennes terrasses d'alluvions de la Garonne, à l'ouest par des formations de sables fauves d'armagnac et des landes, au sud par les coteaux molassiques plus levés et plus accidentés du sud du Gers.

Les sols argilo calcaires possèdent une teneur en argile de plus de 20%, propice à cette culture, car ils retiennent l'eau en période sèche et évite la formation de « semelles de labour ».

La climatologie de la région est également favorable avec des hivers doux et pluvieux, tandis que le printemps génère des giboulées fréquentes et abondantes, les étés étant chauds et secs et les automnes doux.

Pour obtenir le label européen Indication Géographique Protégée le 10 décembre 2008, garantissant sa qualité, il a fallu définir la spécificité de cet ail, la dimension du terroir concerné et les règles de production, cela à demander sept années.

Les caractéristiques sont régies par un cahier des charges très strict définissant :

L'historique de la production et du séchage

L'implantation à partir d'un recensement des producteurs

La caractérisation du climat du sol sur lequel il est cultivé depuis des décennies

Son aire de production délimitée

Les opérations culturales : le séchage, le pelage, le tressage doivent être opérés dans l'aire géographique IGP.

L'ail blanc de Lomagne est reconnaissable par sa couleur majoritairement très blanc, ivoire ou blanc nacré, certains bulbes ayant des flammes violettes. Il offre des bulbes bien ronds d'un diamètre de 45 millimètres constitués de 8 à 12 caëux, ces gousses de taille régulières. Il est issu de semences certifiées de populations traditionnelles de Lomagne. Il est vendu à la tête ou en cordes tressées manuellement.

Plante magique et véritable panacée, ce condiment universel et incontournable, l'ail blanc parfume la vie d'une odeur de fête. Il peut être l'ingrédient principal du « tourin lomagnol », une soupe traditionnelle.

C'est donc tout naturellement que Saint-Clar célèbre pendant l'été sur les marchés ou lors de repas festifs la fête de l'ail du 1^{er} jeudi d'août et le concours qui suit le 3^{ème} jeudi.

Jean-Géraud d'Asros

Ce curé, né en 1594 au hameau de Jandourdis près de St Clar, fut un poète qui écrivit en gascon, il est décédé en 1648. Il écrivit en octosyllabes dans un gascon puissant et varié.

Son œuvre principale et la plus connue s'intitule « Lou Trimfe de la lenguo gascouo », triomphe de la langue gasconne publiée en 1642 à Toulouse. Il s'agit d'un recueil de deux œuvres en vers. Tout d'abord le « trimfe » communément appelé « las sasons », les saisons, qui s'avère être un débat sur les quatre saisons gasconnes, chacune défendant sa cause. Ensuite le plaidoyer des éléments qui voit cette fois « lo huec », « l'aire », « l'aiga » et « la terra » rivaliser d'arguments pour convaincre de sa supériorité.

Que la terranon m fache trop, Ja l'ei negada un aute cop. Que lo huec trop non m'arrodole, Jo m'estoni qu'eth non tremole, E non se bremba pas benleu Deus destupéris que jo'u heu. Mès parle huec, e parle terra, Me haça l'aire mala guerra, Jo voli que lor libertat Lor haça véser la vertat, E voi sur eths, l'ora presenta, Trimfar per rason non per crenta.	que la terre ne me fâche pas trop, car je l'ai noyée il y a quelque temps. que le feu ne vienne pas me frôler, je m'étonne qu'il ne tremble pas, et ne se souvienn apparemment pas des reproches que je lui faits. mais que feu parle, et que parle terre, que terre me fasse mauvaise guerre, je veux moi que leur liberté leur fasse voir la liberté, et je veux sur eux, présentement, trionpher par la raison et non par la crainte.
--	---

Il écrivit également de nombreuses autres œuvres moins connues qui firent l'objet d'une publication complète en 1867-1869 et sera l'auteur de la première pièce de théâtre en gascon : La Mondina.

Balde Saint-Clar-de Lomagne du 9.11.25

Le départ plus tardif se propose sous un ciel camouflé par un brouillard dense, avec un paysage noyé dans la grisaille. L'automne se précise avec les feuilles de maroniers qui, après avoir viré au jaune, se colorent de marron et tombent rapidement tandis que celles des platanes jaunissent en différents tons. D'autres espèces rougissent en une harmonie de pigmentations chaudes et douces.



Les pyracantha façonnent des boules enluminées par les grappes de fruits rouges ou jaunes, jaillissant en éclairs dans cette brume restreignant la visibilité.

Une légère humidité couvre les bords herbeux en un léger voile blanchâtre.

L'opacité semble progresser en allant vers la Garonne puis s'estomper en prenant la direction du Gers avec un horizon laissant percer des teintes gris-bleues et apercevoir des touffes de végétaux générant un patchwork de couleurs de ton chaud. Les peupliers jaunis perdent leur florescence et dévoilent leurs longs troncs et leurs branches maîtresses.

Mais l'opacité redevient forte aux maisons et fermes endormies l'apparence d'un cocon comme pour conserver leur intimité.

Sur une courte distance, entre plusieurs poteaux de bois, les câbles détendus de lignes téléphoniques forment un grand ventre, et plongent vers le sol sous le poids métallique.

Le voyage embrumé perturbe la vue et l'esprit, d'où émerge de la mélancolie favorisant les relents du mal de voiture.

Le vert des genêts prend des tons terre de sienne, tournant au sombre d'un dessèchement naturel.

Des parcelles de vigne, peut-être dédiées au « floc gascon », dévoilent les alignements de ceps qui éclaircissent leur feuillage jaunissant, impeccablement arrimés à leurs tuteurs et qui débutent leur endormissement hivernal.

A St Clar le bus peut se garer près de l'église pour une descente tranquillisée et la préparation au départ avec le ralentissement du passage aux toilettes, disponibles en nombre restreint.

Une déambulation dans les rues commence sous un soleil naissant qui revigore l'envie de marcher.

La précautionneuse traversée de carrefour invite à bien regarder à droite et à gauche même si nos

assistants aux gilets bien voyants assurent la sécurité. Il faut marcher sur les trottoirs et piétiner les grandes feuilles de platanes qui commencent à joncher le sol. Ce parcours d'environ un kilomètre suit la rue pénétrante, séparé par une haie basse touffue mais bien taillée. C'est une longue file indienne qui produit un bourdonnement continu avec les conversations incessantes et les éclats joyeux de retrouvailles.





Arrivés au rond-point à la sortie de ville, lieu de jonction des départementales 287 et 953, nous prenons la montée en direction du château d'eau en nous dirigeant vers le haut du coteau. Rapidement nous bifurquons sur un chemin agropastoral à gauche, très marqué par le terrassement causé par le roulage des matériels agricoles et son couloir central revêtu de végétation offrant une marche facile sans crainte de la viscosité de la terre humide.

Il s'agit d'une avancée champêtre entre les terres proprement hersées qui offre une vision brune et peu caillouteuse s'étalant agréablement de part et d'autre sur les courbes du terrain qui s'inclinent en pente douce vers le fond du talweg. Ce tapis végétal amortit nos pas avant que ces derniers retrouvent un espace consolidé par un gravillonnage blanchâtre qui évite les difficultés glaiseuses des molasses gersoises. Nous repartons sur un chemin moqueté des mêmes matériaux avant de nous engager à droite sur un sentier délavé se dirigeant vers un sous-bois. Notre marche foule la couche de feuilles mortes qui s'apprête à recouvrir tout l'espace, mais dont le peu d'épaisseur n'engendre pas de bruissement. Le tracé nous engage dans une sente plus étroite où la file indienne devient nécessaire, d'autant qu'une courte ascension sollicite des appuis solides sur ce revêtement bien souvent à nu et risquant la glissade.



Il faut pousser sur les jambes, sur le bâton en repoussant la crainte instinctive dans cet effort délicat. Heureusement de petits troncs proches permettent de s'agripper pour une poussée jumelée des bras et jambes. Ces dizaines de mètres tortueux nous donnent accès sur le plateau pour reprendre le souffle près de l'alignement de stères de bois de chauffage, capable d'assurer un long hiver pour plusieurs familles. Lentement le groupe se reconstitue et aucun souffle de vent ne vient perturber la sérénité du lieu, un havre de paix, reposant et silencieux, éloigné de toute habitation, avec une belle luminosité et sous la chaleur de faibles rayons de soleil.



Un instant de plaisir à regarder ces vastes espaces à ciel ouvert en inspirant l'air encore frais et revigorant.

Après quelques minutes reposantes pour les cuisses nous nous engageons sur une piste s'agrémentant de courtes montées et descentes au gré des vallonnements du terrain. Le sol se couvre de feuilles de chênes en un tapis brun et humide, étroit et singulier, qui nous permet de rejoindre une petite route asphaltée.



C'est l'occasion pour le groupe de se scinder en plusieurs parties pour sécuriser la marche le long d'une voie de circulation suite à la réflexion proposée lors de la réunion générale. Le revêtement offre une avancée plus facile et permet d'allonger le pas, tout en restant près de la bordure où de jeunes orties blanches arborent leur effervescence chlorophyllienne. Nous traversons un pont sous lequel l'eau boueuse de la rivière Aucoue dévale la faible pente en générant des remous savonneux. Sur la gauche un fossé bruisse sous l'effet de la vitesse de l'eau dévalant la déclivité, un reste des pluies des jours

précédents.

Un regroupement permet de se diriger vers Magnas avec un fort raidillon de plus d'un kilomètre et une dénivellation d'environ trente mètres à gravir pour atteindre le cimetière du lieu accolé à l'église. Sur un fronton de pierre un texte en grandes lettres latines nous indique : « passant qui que tu sois, aux morts souhaite un repos éternel ».

Quelques instants de repos permettent de modifier notre habillement, car il fait plus chaud et des couches doivent être enlevées. Cela permet aussi d'admirer le haut cèdre aux branches bien étagées et dont un seul côté semble avoir bénéficié de l'apport du soleil.



La reprise du cheminement nous conduit à une large allée, comme une entrée somptueuse de château, bordée de grands platanes dont le dais de protection se désagrège favorisant la lumière. Le sol est constitué du gravillon local, dense et sableux apportant une touche colorée sécurisant la dépose des pieds et permettant de mieux satisfaire à la vision de la nature environnante.

Ainsi nous arrivons à une entrée où des les deux battants de l'immense grille ne semblent pas souvent être fermés. Il s'agit d'une des entrées de la vaste propriété du « château » de Magnas. Il faut suivre le sentier à gauche, longeant le mur de clôture de la propriété, d'où l'on découvre le relief onduleux du terroir, enchainant de faibles mais fortes montées, et descentes douces sur une épaisse moquette herbeuse.



La balade éveille les sens, attise l'observation ainsi que les réflexions inspirées par les ombres des arbres, le rythme du ruisseau ou du fossé cascasant mais aussi du parfum des terres retournées. L'oreille cherche à comprendre le silence des lieux découvrant le craquement naturel d'une branche éreintée par un léger souffle de vent, le bruissement furtif d'un animal ou le vol d'un insecte.



Nos pas débouchent sur un chemin empierré suivant la tradition locale qui descend en serpentant avec sur sa droite une grande vue sur le bocage onduleux des coteaux gersois et sur la droite l'ensauvagement des arbustes en développement intense.

Puis le sol devient délavé perdant de sa sécurité, malgré la couche de feuilles en décomposition avant de retrouver la route D45. En petits groupes nous longeons les champs proprement retournés qui enchantent la vue et portent la promesse d'une production

indispensable. Après avoir atteint le bas de la combe il faut affronter une forte montée, heureusement sur un sol revêtu de bitume, les jambes s'alourdissent et le souffle devient saccadé. Un chemin à droite se présente et s'allonge le long d'un champ semé où les jeunes pousses de colza favorise une vraisemblance avec des plants de choux-raves.

Il faut s'engager dans une longue descente, sur une chaussée ravinée d'où émergent les arrondis d'une roche blanchâtre. Nous avançons dans ces méandres d'une sente délavée où l'affleurement des rochers se camoufle sous des monticules de feuilles, rassemblés par les pluies récentes. Il faut parfois marcher à l'extrémité du bord pour éviter les flaques. Cependant l'équilibre n'est pas compromis et l'avancée reste prévisible. Dans ce paysage lumineux et vide, désert de toute habitation, une sensation de silence et de secrets nous imprègne tandis que les bouleversements du monde apparaissent amortis, filtrés par des siècles de patience.



Le franchissement de l'Audoue dévalant l'inclinaison avec des vagues brunes nous mène à la D45 pour retrouver un goudronnage précieux pour éviter tout collage boueux aux chaussures. A droite la voie s'étire vers un coteau lointain et les conversations s'orientent vers la pause casse-croûte car l'heure approche et les derniers hectomètres sont toujours très attendus, même si le pas devient lourd.

Le transformateur isolé devient le phare nous guidant vers un point d'eau, retenue de type



« bassine » pour permettre les arrosages, technique mémorielle de générations d'agriculteurs locaux.

Enfin voici le chemin d'accès montant avec un mur de pierres sèches sur la droite qui apparaît propice à l'assise, après avoir enlevé mousse ou ronces ardentes, inspiratrices du nom de Ronsard.

Chacune et chacun trouve une position, à même le sol ou sur cet édifice précaire pour reprendre des forces après cette épopée dans le bocage gersois.



Aujourd'hui le soleil est là et c'est avec le sourire que tous ceux ayant participé à la sortie précédente se remémorent la pluie incessante.

La convivialité fait son œuvre et les sourires marquent ces instants de relaxation, d'apaisement et de plénitude.

Après cette succincte restauration et avant le partage du groupe un petit mot sur la difficile enfance au moyen-âge.

Au moyen-âge un enfant sur deux

décédant avant vingt ans, les familles voyaient une nécessité à donner naissance à de nombreux enfants. En effet il était fréquent qu'un couple ayant eu cinq enfants se retrouve avec un seul à la majorité.

Les causes de ces décès étaient nombreuses : si les famines entraînaient la faim, les maladies n'étaient pas atténuées par les vaccins, et les chutes dans un trou ou le piétinement par des animaux étaient nombreux. Il a été signalé des bébés laissés seuls à la maison dont des rats avaient mangé un bout d'oreille ou de pied

La première année était la plus délicate, aussi un nourrisson sur trois n'atteignait pas son premier anniversaire. L'hygiène était quasi inexistante et les maladies menaient un assaut permanent devant une médecine impuissante. Le sevrage, ce passage du lait aux bouillies, était une période létale avec dysenteries, fièvres malignes fauchant les bébés, enfin la guerre apportait souvent son lot calamiteux.



Car les envahisseurs armés se sont toujours assis sur le respect des civils, et les enfants symboles de l'innocence furent la cible de massacres depuis le début des temps. L'actualité confirme malheureusement ces mauvaises habitudes.

Ceux que l'on nomma les « barbares » laissèrent des scènes de désolation, comme les Thuringe, peuple venant de Germanie qui, selon le témoignage de Grégoire de tours au VIème dans son livre : Histoire de France site : « *Ont pendu des jeunes garçons à des arbres, attachés par les nerfs des cuisses ; ils ont tué sauvagement plus de deux cents filles* »

Mais il existe aussi l'abandon, une autre souffrance pour les petits. Ainsi dans la forêt, ou à côté d'un lac, on attachait l'enfant pour qu'il ne se fasse pas manger par les animaux.



Beaucoup de parents n'avaient d'autre choix, et ne pouvant nourrir la progéniture en période de famine, ils les confièrent à une institution de charité.

D'ailleurs le pape Innocent III à la fin du XVe encouragera cette pratique se substituant à l'infanticide. Les premiers abandons

apparurent en Italie avec des mères désemparées venant déposer leur bébé dans un « tour », un cylindre de bois ouvert sur l'extérieur, positionné à l'entrée d'une église, d'un orphelinat ou d'un monastère. Elles agitaient la cloche près de l'entrée pour signaler aux clercs de la présence de l'abandonné pour qu'ils viennent le récupérer.

Une autre forme d'abandon appelée « l'oblation » touchait les enfants vers six ou sept ans. Contre de l'argent ou des terres, le père vendait son fils ou sa fille à un couvent par une déclaration publique faite devant l'autel du monastère. Un procédé reconnu officiellement par l'église catholique.

Ainsi, malgré son opposition, l'enfant se retrouvait condamné à la vie monastique. Par exemple un chevalier du château de Montboissier en auvergne fit don vers la fin du XIe au monastère de Sauxillanges d'une partie de ses biens sous la condition que les moines reçoivent son neveu l'enfant Pierre, pour l'élever, le nourrir, l'éduquer et ensuite l'admettre comme moine. Cela se traduisait par subir une vie religieuse, dès la plus tendre enfance.



Au moyen-âge ce don d'enfants au monastère s'appelait une « oblatio », mot venant du latin signifiant offrir. L'oblat était donc quelqu'un offert ou qui s'offrait, y compris pour les adultes.

Ce principe s'appuyait sur le droit romain qui considérait que le père pouvait disposer de la destinée de ses enfants suivant par là-même la valeur inestimable que la bible et les pères de l'église attribuèrent aux enfants comme symbole d'une vertu parfaite. L'histoire écrite est riche de chartres de donation et des coutumes de la vie quotidienne au monastère.



Saint Benoît, au début du Vie siècle, ne voyait aucun problème à laisser les parents décider seuls de l'avenir de enfants et dans le chapitre LIX de la règle de St Benoît il précise dans l'article premier : « *il peut arriver qu'un notable offre son fils à Dieu en le donnant au monastère. Quand c'est un enfant très jeune, ses parents écrivent la promesse à sa place...* »

En vérité l'enfant est offert comme le pain et le vin, un objet.



Cependant il devait s'agir d'un enfant légitime du point de vue canonique, car candidat aux offices religieux. Certains oblats feront une carrière comme Bède le vénérable (+ 735), Pierre le vénérable (+ 1156), Thomas d'Aquin (+ 1274) ... Les petits oblats formaient un groupe spécial au sein du monastère. Leur vie quotidienne était contrôlée du matin jusqu'au soir, confiés à la surveillance d'un maître d'enfants, y compris pendant la nuit

pour préserver la vertu et la pureté de l'enfant. L'histoire montre que ce vœu n'était qu'une espérance. Ainsi tout contact était évité avec les autres moines dont ils étaient très souvent séparés. Leurs repas étaient plus copieux que ceux de ces derniers et ils avaient le droit de manger de la viande jusqu'à 15 ans. A la fin du Xie, à Cluny, il a été dit : *« lorsque je vis avec quel zèle les enfants étaient surveillés jour et nuit, je me disais qu'il eût été bien difficile qu'un fils de roi fût élevé avec plus de soin dans le palais de son père que le dernier des enfants de Cluny. »*

Heureusement l'église prendra conscience en évoluant lentement, et acceptera de laisser partir « l'oblat » sans vocation. La méthode sera supprimée à la fin de la période médiévale. Mais combien ont dû nourrir de pieux rêves de liberté à l'image du moine Gottschalk. Ce fils d'un comte saxon dut intégrer l'abbaye de Fulda où il ne se plaira pas et il obtiendra du synode de



Mayence en 829 l'autorisation de partir. Mais l'abbé Raban Maur s'y opposera et avec l'appui de l'empereur contraindra Gottschalk à quitter Fulda ... pour l'abbaye d'Orbaix près de Soissons. Cependant les oblats et les orphelins, recueillis dans ces institutions, échappèrent aux dangers de la rue, car les gamins de la ville étaient nombreux à tendre la main pour une pièce au non du devoir d'aumône, une belle façon de détourner la responsabilisation pieuse.



Certains seront enlevés par des professionnels de la mendicité qui les feront travailler pour leur propre compte car l'innocence infantile touchait davantage les cœurs et donc les portes monnaies.

Certains seront même mutilés pour rendre le tableau plus déchirant.



Le journal d'un bourgeois de Paris décrira ces pratiques odieuses du XI^e consistant « à l'un d'avoir les yeux crevés, à d'autres avoir les jambes coupées, à d'autres les pieds ».

Mais qu'en reste-t-il encore aujourd'hui ?

Les enfants différents, handicapés étaient considérés comme le fruit d'une mauvaise action de la mère et l'on y voyait une intervention du diable. On attribuait, à cette création par l'homme dit religieux, une possibilité de changer le bébé contre un autre appelé « changelin ». Ce dernier se reconnaissant par des pleurs incessants et une maigreur même si « quatre nourrices ne pourraient en contenter un seul » écrivait Guillaume d'Auvergne au début du XIII^e.

Mais le « péché » pouvait avoir frappé avec une anomalie du fœtus. Grégoire de Tours dans ses « sept livres des miracles » dit ainsi que le physique disgracieux d'un bambin serait dû, suivant les dires de sa mère « qu'il

avait été procréé pendant une nuit de dimanche », jour de repos total prévu par l'église. Il ajoutera « si des époux unissent leurs embrassements en ce jour, les fils qui en naîtront seront ou perclus, ou épileptiques ou lépreux », et les naissances de jumeaux ou de triplés ne pouvaient résulter que de relations avec plusieurs hommes.

Toujours la faute des femmes, une unicité religieuse depuis la nuit des temps, et qui perdure !

Le bus vient alors se ranger à une centaine de mètres et le groupe de visite peut changer de chaussures et libérer les épaules de la charge du sac à dos.

Le groupe de marcheur repart pour une nouvelle étape de déambulation dans ces vallonnements caractéristiques de ce piémont pyrénéen.

La visite s'effectue dans la ville de Saint-Clar où se situe le musée de l'école publique. La guide nous attend à la descente de l'autocar pour nous emmener vers le porche d'entrée de l'école où notre passage déclenche la sécurité sous la forme des éclats de voix stridents d'écoliers en récréation.

Nous nous installons sur les bancs placés dans la petite cour où un pan résiduel du mur de séparation entre filles et garçons rappelle une époque que certains de nous ont connue et où l'esprit permissif était très relatif.

Une plaque commémorative rappelle Jean Zay, ce ministre de l'éducation front populaire qui a animé la refonte d'une école ouverte et laïque mais dont les miliciens français et collaborateurs, ont préféré l'assassiner dans l'Allier en 1944.



Dans cette école fermée, la mairie a mis les bâtiments inoccupés à disposition d'une association qui a pu regrouper une riche collection d'objets usuels des écoliers du département depuis les années 1850. C'est une exposition rappelant l'historique de l'avancée d'une école ouverte à tous et laïque, un rappel à une identité que l'appât du gain et les dogmes entendent encore détruire, avec la complicité avérée de nos élus.

Savoir retrouver son passé c'est aussi être capable de comprendre son avenir. Il serait bon que la « modernité » comprenne que chaque nombril n'est pas le début de l'humanité.

Le groupe se partage en deux pour soit d'abord effectuer la visite du parcours muséal, soit effectuer la dictée, assis sur ces tables d'écoliers avec l'encrier intégré. Car il s'agit d'un exercice d'écriture avec plume et encre en essayant de réaliser le moins de fautes possibles.

Que de souvenirs remontent à l'esprit, souvent nostalgiques d'une enfance non oubliée rappelant un grand instant de la vie.

Sous la houlette du « maitre d'école » en blouse, c'est un ravissement pour chacune et chacun.

Le retour au bus permet l'attente des randonneurs qui ne tardent pas à apparaître, souriants et satisfaits de leurs efforts.

Une belle journée sous un soleil bienveillant et une prise d'air vivifiant dans ces espaces si harmonieux.

A la prochaine !

